NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

69 N° 7 1947

Nature et grâce

Maurice BECQUÉ (c.s.s.r.)

p. 713 - 730

https://www.nrt.be/en/articles/nature-et-grace-2866

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

La foi nous enseigne que l'homme a, depuis le commencement, connu le régime de la grâce. La « nature pure » est une abstraction, un possible, une hypothèse. La thèse, c'est que l'homme — et par voie d'acheminement, de récapitulation, l'univers matériel lui-même — est créé dans la grâce. La nature humaine est faite pour ce don gratuit. Dans le plan éternel de Dieu, nature et grâce sont prédestinées à devoir vivre, agir, opérer ensemble, de façon à former l'homme surnaturel, image de Dieu. Par surcroît, dans les desseins primitifs du Créateur, entraient les dons préternaturels, lesquels harmoniseraient la nature et la grâce. A cause de la chute d'Adam, Dieu a laissé tomber l'intégrité préternaturelle de l'homme, et maintenu uniquement le facteur grâce.

Il faut donc bien nous convaincre que la nature, institutionnellement, a été *organisée*, construite dirais-je, aux fins de *s'adapter au surnaturel*. Tout de même le corps et l'âme, loin de constituer deux entités créées à part et seulement après coup accolées l'une à l'autre, ont été faits l'un pour l'autre, le corps en vue de telle âme choisie pour être son épouse spécialement assortie. L'âme et le corps « collent » à ce point l'un à l'autre que l'âme informante, selon saint Thomas, c'est le corps lui-même en acte (1).

De même que corps et âme composent cette unité organique et vivante qui fait l'homme naturel, ainsi nature et grâce forment l'homme surnaturel dont la définition déborde celle des philosophes. L'homme « complet » n'est pas qu'un animal raisonnable, c'est un animal dont l'esprit, l'âme, se hausse jusqu'au divin. L'homme complet déroule sa vie sur deux plans se recouvrant harmonieusement, se rejoignant dans la même fin, la vie humaine, la vie divine dont il participe (2).

L'intention de cette étude est modeste : nous n'avons pas eu en vue d'apporter de nouvelles lumières sur les problèmes éternels de la nature et de la grâce, mais nous voudrions inviter les lecteurs à con-

---

(1) S. Thomas, *De anima*, l. I ; cfr A.-D. Sertillanges, O.P., *Les grandes thèses de la philosophie thomiste*, Paris, 1928 : « L'âme comme âme, et non point comme esprit..., est le *corps même en acte* (p. 190). »

(2) *2 Petr.*, I, 4 : θείας κοινωνοὶ φύσεως ; *Rom.*, VI, 5, σύμφυτοι. L'Ecriture, faut-il le rappeler, ne distingue pas entre la grâce du ciel (vision béatifique) et la grâce de la terre (grâce sanctifiante), pas plus qu'elle ne distingue celle-ci au sens où selon l'Ecole elle est un *habitus* (grâce habituelle) de la grâce actuelle. Le chrétien est au ciel, ou mieux *du* ciel, dès ici-bas, dès maintenant. Et la « grâce » est nouveauté, vie divine, Esprit-Saint, etc. Mais autre chose est l'Ecriture, autre chose la théologie. C'est d'elle qu'il s'agit ici.

centrer quelques instants leur attention sur ce point de rencontre de deux dynamismes : l'humain et le divin (3).

C'est dire qu'au cours de ces pages, il sera surtout question de la grâce actuelle, cette motion, cette impulsion divine, élevante, toute gratuite, qui affecte nos facultés et se résout, selon les théologiens, en illuminations de l'intelligence, et inspirations reçues dans la volonté, qui vont à augmenter nos énergies dans le combat de la vie chrétienne.

Cependant, tout enrichissement, même surnaturel, de force physique prend sa source dans notre vitalité. Tous les auteurs conviennent que les illuminations et les inspirations se résolvent en actes vitaux des facultés humaines. Ils sont donc *en* l'homme et *de* l'homme. Ils sont *lui* en action. Et cependant la grâce en tant que motion vient de Dieu. Mais cette motion divine n'exclut pas la motion humaine. De même que la créature ou la création passive n'exclut pas le Créateur ou la création active mais l'inclut ; ainsi l'action de l'homme ne rejette pas l'action de Dieu mais la suppose. Or la grâce est supplément de création, re-création, ou, si l'on veut, sur-création. Elle s'inscrit donc dans toutes les actions de l'homme, s'il est bien avéré que l'homme naturel n'existe pas. Par le fait même le concours naturel est toujours traversé de surnaturel, indû, gratuit, et « grâce », même quand il n'est pas *la* grâce, même chez le pécheur, parce que ce concours n'existe pas à l'état pur.

La grâce actuelle (excitante) loin de troubler l'ordre des causes secondes, respecte au contraire leur complexité, bien plus elle inclut tous leurs mouvements.

Pas plus que la cause première — dont l'action sur l'être se détermine à partir d'un plan supérieur —, la grâce actuelle, qui est elle-même cause première au point de vue surnaturel, n'empêche que les déterminations et perfectionnements qui affectent l'être créé soient l'effet propre des causes secondes. La grâce n'est au fond que la cause seconde elle-même, fortifiée par le dedans sous l'influx divin gratuit (4).

---

(3) Ce sont quelques idées, jetées un peu en tas, quelques réflexions libres que nous émettons sur ce sujet si passionnant. Il ne faut donc pas s'attendre à un exposé en forme des rapports entre la nature et la grâce. Ce n'est pas notre but.

(4) M.-T.-L. Penido, O.P., *Les trois plans de la psychologie religieuse*, dans *Etudes Carmélitaines*, t. 22, 1937 (2e vol.), p. 1-5, affirme ce principe avec force pour le cas particulier qui l'intéresse (et qui rejoint l'objet de notre étude) : « Le psychologue décèlera dans une âme religieuse, en proie à l'aridité, le jeu de telles lois psychiques ; aura-t-il par là « désurnaturalisé » ce phénomène ? — Pas le moins du monde ; il aura tout simplement montré que l'aridité est un phénomène humain, rien de plus... Celle-ci (la théologie), en rattachant telle aridité à un facteur surnaturel, ne lui enlève pas, pour autant, son caractère humain, et n'empêche pas les *mécanismes psychologiques de fonctionner selon leurs lois propres*. D'un mot, le psychologue sait le côté « matériel » de la vie religieuse, son aspect « naturel » ; le théologien son aspect « formel », ses causes « surnaturelles » ; à ses yeux, les théories des psy-

Le principe de l'économie divine, jouant pour tout le surnaturel modal, s'applique à de nombreux cas de miracles où les effets se révèlent naturels. Médecins et théologiens s'accordent à penser que très souvent, en matière d'intervention divine miraculeuse, Dieu respecte, voire utilise le plus qu'il peut les processus naturels physiques ou psycho-physiologiques. Le miracle n'implique pas une rupture totale avec l'ordre établi des causes secondes, un déracinement complet des lois naturelles (5).

On ne se pénètrera jamais assez de ce principe ; dans le gouvernement du monde l'action de Dieu (concours divin ordinaire, grâce, miracle, phénomènes mystiques, exaucement de la prière des chrétiens) s'exerce en harmonie avec les causes secondes. Dieu ne fait pas le prestidigitateur, il ne se laisse pas aller à des tours de passe, à des « coups de pouce » sur la nature en général, dans l'homme en particulier. Dieu a trop le respect de ses œuvres.

Voilà pourquoi on peut ne pas aimer certaines expressions que l'on rencontre dans des manuels de théologie ou des ouvrages ascétiques. Je m'en tiens à deux exemples. Van Noort, à propos des illuminations de la grâce excitante, pose cette question : « Quis enim non subinde experitur cogitationes et impulsus *subitaneos* quos abesse vellet ? » : qui n'a pas expérimenté des pensées et impulsions *subites* qu'il eût aimé ne pas avoir ? Bartmann écrit : « Ils (actes non délibérés déclenchés par la grâce) peuvent apparaître comme des représentations, des jugements et des conclusions qui surgissent *soudain* sans réflexion, sans le concours de la volonté libre et peut-être contre elle. Ils peuvent *parfois*, sans doute, prendre leur point de départ extérieur dans l'expérience naturelle... (6) ». « Soudain », « subites », on peut le comprendre, si cela signifie une impression, un mouvement indélibérés de quelque faculté ; mais ces expressions, prises dans leur sens obvie, n'insinuent-elles pas que ces illuminations, ces inspirations « soudaines » n'ont pas suivi le cours normal de notre activité mentale ou volitive, n'étaient pas inscrites virtuellement dans la trame des causes secondes antérieures ? J'ai eu « subitement » l'idée d'écouter tel sermon qui m'a retourné : cette idée spontanée ne serait donc pas liée au jeu normal de mon esprit, n'aurait pas suivi le cours ordinaire quoique subconscient de mes réflexions ? Il y aurait eu une manière d'enclave dans l'ordre des causes secondes. Ce n'est sans doute pas la pensée de ces auteurs, mais la lettre nous semble irrecevable.

chologues indiqueront la *manière dont, dans un cas concret, la grâce a mû ses puissances*... Impossible de nier l'ordre des causes secondes, disait S. Thomas, mais cet ordre est voulu par Dieu (p. 4, 5). »

(5) Dr H. Bon, *Précis de médecine catholique*, Paris, 1936, p. 388. « Nous avons vu que, fréquemment, en matière d'intervention surnaturelle, il s'agissait plus souvent d'une *exaltation extraordinaire* de nos capacités que d'un phénomène créé de toutes pièces. »

(6) B. Bartmann, *Précis de théologie dogmatique*, t. II, Paris, Tournai, 1938 (3e édit., trad. par M. Gautier), p. 31.

Nos bonnes pensées « subites », nos bons mouvements spontanés, mus par la grâce, s'inscrivent, au même titre que nos pensées, nos bons mouvements les plus « naturels », dans notre structure psychologique, physiologique, biologique. Nous sommes loin de pouvoir toujours suivre leur trace, leur marche souterraine, retrouver leur source, il y a bien des *surprises psychologiques en nous* : mais ce cas n'est pas particulier aux actes indélibérés mus par la grâce, et n'est pas nécessairement signe de grâce actuelle : tout homme est pour lui-même une éternelle surprise !

L'harmonie, l'accord intime du tissu des causes secondes avec, si j'ose ainsi m'exprimer, sa doublure de grâces actuelles est encore mal entendue à cause de certaines vues trop anthropomorphiques sur la Providence de Dieu, auxquelles nous avons, plus que nous le croyons, la tentation de nous attacher.

Revenons à ce principe premier dans la création de l'homme : de toute éternité Dieu décide de créer celui-ci dans le sens d'un composé naturel et surnaturel ; élément naturel : corps et âme ; élément surnaturel indû, libéralement accordé à l'âme : la grâce. L'ordre général du cosmos sera donc lui-même complexe : il renfermera des lois naturelles, devant favoriser la vie humaine, et des lois surnaturelles ; tout le système des grâces accordé aux premières selon lequel Dieu conduit et entretient la vie divine de l'homme. Le système des grâces ne vient donc pas après coup, alors que le système des lois naturelles était déjà établi.

On aurait tort de voir les choses de la manière suivante : Dieu, par sa Providence naturelle, a décidé pour chacun de nous une destinée naturelle, un plan de vie naturelle : je naîtrai de tels parents et cette descendance impliquera pour moi tel alliage d'hérédité. J'aurai tel et tel tempérament, passions, talents. J'exercerai telle profession, je mourrai tel jour à la suite de telle maladie causée par ma constitution héréditaire. Viennent ensuite les *modifications* apportées par la Providence surnaturelle d'un Dieu qui s'est laissé fléchir par ma prière ou celle des autres. Reprenant en mains son premier plan naturel, il déplacerait quelques pions, en affermirait d'autres, supprimerait plus loin, sans façon, ceux qu'il avait posés. Par exemple, puisque cet homme devait naître de tels parents, ce qui influera de façon fâcheuse sur son tempérament, Dieu sera maintenant obligé de donner à cet homme un renfort de grâces spéciales ; s'il s'agit d'un faible, Dieu le fera remettre entre les mains d'un maître énergique et clairvoyant ; s'il est loti d'une nature trop tendre qui cède facilement aux sollicitations, Dieu lui fera éviter telles rencontres que normalement il eût dû faire. Enfin, s'il devait, selon la Providence naturelle, mourir tel jour où malencontreusement il sera en état de péché mortel, Dieu surseoira à sa mort ou bien encore fera venir un prêtre.

Dans cette façon anthropomorphique de concevoir la Providence,

on distingue deux motions divines, chacune allant dans sa direction, deux Providences. Chaque fois qu'il y aurait conflit, du moins opposition, ainsi pense-t-on, la Providence surnaturelle primerait, sa motion serait décisive. En ce cas, le « cours normal des causes secondes », prévu initialement, recevrait d'innombrables coups de barre lui imprimant une autre direction. Des entorses seraient constamment faites à l'unité et à la continuité des lois de la psychologie et de la physique. Qui n'a entendu dire : « Ce train qui a déraillé est celui que je devais prendre ce matin : déjà je m'apprêtais à partir, et puis je ne l'ai pas fait, quelque chose en moi me disait de rester : *le Bon Dieu* (ou mon ange gardien) *m'a empêché de partir !* » — « Je dois à la mort de mon père d'avoir pu suivre ma vocation : il s'y opposait violemment, or voici qu'inopinément il contracte une pleurésie et meurt : c'est le bon Dieu qui dans sa Providence a *hâté* la mort de mon père ». — « Comment ai-je pu résister à cette terrible tentation, moi, si faible ? Je n'y comprends vraiment rien. Mais je sentais comme une force en moi. — Le bon Dieu *m'aidait.* »

Mais le bon Dieu aide toujours, et sa Providence est partout présente, en particulier ici, et le chrétien chez qui la foi est vive le voit avec raison partout. « Nous avons cru à son amour (7). » En un sens tout est grâce : elle est au cœur de tout événement ou du moins tout événement achemine vers une grâce, la prépare. Ne mesurons pas l'intervention divine à nos étonnements, et n'allons pas croire que cette intervention surnaturelle de Dieu a tout bouleversé : processus mentaux, horaires de trains, maladies... Gardons-nous bien de voir en tout événement heureux (suite par exemple à une prière) le résultat d'une grâce spéciale, de croire à une providence surnaturelle opérant comme en contrebande de la providence naturelle : un *Deus ex machina !* Pour venir à nous, Dieu a « tracé » des routes : les causes secondes. La grâce qui nous arrive est assez souple pour emprunter ces humbles chemins, embroussaillés peut-être et sinueux : il n'est pas nécessaire que la grâce actuelle fonce sur nos âmes par avion, en piqué. L'extraordinaire est tellement ordinaire !

Concluons : *la Providence est une et surnaturelle.* Dans l'ordre de l'intention divine, ce qui est premier, c'est le but *surnaturel,* terme suprême d'une longue chaîne de grâces actuelles. En concordance avec cette première vue, Dieu conçoit notre vie naturelle, sa constitution physique et morale, sa situation dans l'espace et le temps, dans le sens de notre élévation surnaturelle : elle épousera harmonieusement la courbe des grâces, lui composera à l'avance son lit. Nous retrouvons une fois de plus le principe mis en vedette au seuil de cet essai : la nature a été formée pour et dans le surnaturel, comme le corps pour l'âme. Dieu, se proposant de faire de saint Augustin tel type de saint,

(7) *2 Jo.*, IV, 6.

a conséquemment décidé de lui donner sans doute telle nature de feu, travaillée de passions à ce point violentes qu'elles l'entraîneraient de fait à des excès de toutes sortes, nature et passions qui ensuite pourtant serviraient merveilleusement à sa sanctification. Il aura prévu pour la mère un tempérament pieux sur lequel il greffera d'amples grâces excitantes de piété qui la feront mériter la conversion de son fils. Tous les saints sont doués d'un tempérament généreux : *ils ne sont pas devenus des saints parce qu'ils avaient ce tempérament de feu, ils avaient ce tempérament parce que Dieu pensait à en faire des surhommes* : ce tempérament les stimulerait, transformé par la grâce. Si Dieu avait voulu faire de la conversion de Verlaine la réplique de celle d'Augustin, il lui eût sans doute donné une volonté d'une autre trempe. Et pourquoi Dieu n'a-t-il pas donné plus de volonté au malheureux poète ? Mystère... Nous sommes ici à une limite qu'il y aurait outrecuidance et péril à franchir. Dieu est Sagesse.

A supposer que la grâce actuelle ne soit pas seule en fait à mettre en branle l'acte bon, et qu'il y ait parfois, pour déterminer celui-ci du côté de Dieu, le concours dit « naturel », il serait toujours impossible, pour nous être même placé à l'envers de la toile, de démarquer, dans l'entrelacement des causes secondes, le concours ordinaire du secours indû de la grâce. Ce bon mouvement, le moyen de dire qu'il est le fruit de mon caprice ou de ma bonne humeur, ou s'il est l'effet d'une grâce actuelle ? Le monde étant depuis toujours destiné au surnaturel, plus moyen de le débrouiller de la nature pure. Et seul le mal *peut-être* suppose l'unique concours « naturel » de Dieu en ce qu'il a de positif.

A présent il est aisé de dégager cette vérité que *les lois elles-mêmes de la nature sont ce qu'elles sont, vu la grâce.*

Ce que nous appelons *les lois de la nature,* physique, chimique, psychologique, ne sont point des lois d'une nature pure, abstraite de son rapport avec le surnaturel (où celle-ci viendrait faire des infractions) ; bien au contraire, elles *supposent* toute la *superstructure des grâces.* De sorte que ces lois dites naturelles sont surnaturelles en leur orientation, et de quelque façon « mixtes ».

Prenons le cas de la prière. Il est certain que nous obtenons par elle des faveurs, des « grâces », qui ne sont pas nécessairement des miracles. Dans ce cas, Dieu, qui nous exauce, ne bouleverse en rien les lois de la nature ; il ne suspend pas les lois de cette maladie pour nous accorder la guérison. Que direz-vous donc ? Cette maladie a suivi son cours normal, obéissant à ses lois internes. Voilà qui est vrai. Mais plus profondément je dirai : Dieu n'aurait pas fixé à cette maladie de telles lois internes, s'il n'avait, ayant prévu la prière du malade, résolu de lui donner telle solution favorable (8). Les lois de la

(8) Le jour où la tuberculose sera devenue une maladie dont on guérit ai-

nature ont donc été fixées en harmonie avec la « superstructure » surnaturelle (9).

La prière n'est ni plus ni moins qu'un des éléments pris en considération par Dieu dans son plan de création intégrale de la nature, de ses lois naturelles et surnaturelles.

L'ordre du monde, les lois de la nature ne seraient pas ce qu'ils sont, s'il n'y avait pas la prière et la grâce (10).

Nous avons fait allusion au cas du miracle. Lui seul opère, jusqu'à un certain point, une brisure dans le processus des lois de la physique ; et c'est à dessein — Dieu voulant attirer l'attention sur lui, montrer qu'Il est le Maître du monde et qu'il peut par conséquent, si cela lui plaît, substituer au plan établi un autre. La jambe du miraculé De Rudder d'Oostakker près de Gand s'est guérie, rapporte-t-on, en un rien de temps : quelques millimètres d'os se sont reformés de façon à contredire extraordinairement toutes les lois de la thérapeutique. Dieu y a donc substitué une autre loi. Pourtant, ici aussi, il conserve « au maximum les processus naturels » (Henri Bon). Le miracle n'est pas un trou béant dans la nature sans plus d'adhérence aux phénomènes qui l'entourent. Dieu se sert de la nature contre la nature. Les lois ne cessent pas de jouer absolument : il y a seulement une connexion nouvelle entre des lois qui demeurent. Le miracle, c'est ce brusque tour de volant, ce changement de direction visible et étonnant, cette modification soudaine des lois de la physique. Il n'y a pas de *création* de quelques millimètres d'os chez De Rudder, mais réelle recomposition chimique des tissus à une rapidité « extraordinaire » selon des lois que nous ignorons encore — que nous découvrirons peut-être un jour, sans prétendre qu'alors nous aurons naturalisé le miracle : celui-ci consistera toujours dans ce fait qu'aucune « loi établie de la nature ne permettait à ces lois de recomposition chimique d'entrer ici en activité ». Renversant les processus de mort inscrits fatalement dans la nature, le miracle vient centupler les forces de vie ; il « accomplit » la plénitude naturelle par delà les limites naturelles. Aux lois naturelles, il ne fait pas proprement « un accroc », il les exalte par son fil d'or dans leur tissu (11).

---

sément, on dira que la grâce s'y adaptera ; on dira mieux : c'est la grâce qui — peut-être — voulait qu'à telle époque cette maladie ne fût plus mortelle.

(9) Dieu ne nous gouverne pas d'après nos « lois ». Celles-ci ne font que concrétiser la loi, le plan, l'idée de Dieu. Et lorsque nous parlons de plan, d'idée de Dieu, on sait que tout cela ne vaut qu'à notre point de vue. Dieu est acte pur. Il nous dirige : point final. Après coup, de l'extérieur, nous discernons des constantes, des lois.

(10) A.-D. Sertillanges, O.P., *Dieu gouverne*, Paris, 1942. A une objection de Maurice Barrès sur l'effet de la prière, Sertillanges répond que : « la prière est la création d'un autre univers » (p. 100). « Autre » que s'il n'y avait jamais eu, dans les desseins de Dieu, l'intervention de la prière et de la grâce.

(11) Le miracle n'est ni un désordre, ni un scandale. Si Dieu n'était pas

Il nous faut faire ici la remarque que le miracle n'est pas toujours, ou du moins pour tous, discernable. Le miracle est un signe, mais tous ne le déchiffrent pas (12). Dieu signe ses œuvres de diverses façons. Sa signature n'est parfois qu'un paraphe. Aussi bien la frontière, la ligne de démarcation entre un secours quelque peu appuyé de la grâce et un miracle n'apparaissent pas toujours, même aux yeux des bénéficiaires, très nettes.

Il semble qu'il y ait des miracles « mineurs » d'une part, et de l'autre des grâces actuelles renforcées. La discrimination n'est pas toujours pour nous sensible (pour cela il faudrait que les forces de la nature en général et celles de notre propre nature en particulier n'aient pour nous plus de secret).

Dans le cas de la conversion merveilleuse d'Augustin, dans celle aussi de Paul qui détermine rapidement une sainteté consommée, y a-t-il miracle ou seulement grâce très appuyée ? On rattachera à ces cas de grâce extraordinaire certains dons d'oraison mystique qui, sans excéder toujours manifestement les capacités humaines de concentration et de purification, ne laissent pas d'être surprenants (13).

Enfin si l'on descend dans la vie des chrétiens anonymes que nous sommes, il se fait que là aussi on peut rencontrer des cas de providence plus spéciale, par exemple dans un signe de vocation, net et sans appel ; dans une vertu particulièrement protégée en des conditions où elle aurait dû humainement sombrer, protection que l'on mettra sur le compte d'une prière très fervente.

Tout ceci est le mystère de la providence surnaturelle. Le plus souvent Dieu s'en tient à l'ordre de la nature que le péché originel a brouillé : n'est-ce pas un signe de sa Toute-Puissance que de ne se trouver nullement gênée par cet ordre dans son action ? Mais il lui plaît d'y échapper quelquefois, de prendre des raccourcis pour le mieux-être de ses élus. Tout est dans l'ordre, car tout doit aboutir à l'ordre, à l'amour.

Jusqu'ici nous n'avons guère quitté le palier de la théorie. Descendons à présent dans « le sous-sol », si j'ose dire, de notre âme où la nature et la grâce actuelle préparent nos « belles vertus », en pièces

---

présent au monde et si le monde n'était pas ouvert à Dieu, le miracle serait inconcevable. Mais la gratuité est dans l'ordre... de l'amour.

(12) Cfr à ce sujet : E. Masure, *La grand'route apologétique*, Paris, 1938. L'auteur préconise une apologétique du signe. Le miracle est signe et « signifiant » pour ceux-là seuls qui savent voir, qui ont les *yeux de la grâce*... Rousselot que Masure appuie dirait : « les yeux de la foi ». — Lire surtout p. 84, 85 : « dans le miracle il y a toujours un peu d'enfantillage... il y a parfois utilisation des moyens naturels par le doigt divin. »

(13) Les états mystiques et la grâce qui les soutient peuvent se faire jour dans d'autres religions, par exemple chez les mystiques hindous : certains d'entre eux, n'est-on pas près de le croire ? sont des chrétiens qui s'ignorent.

montées que nous offrons au dehors à l'admiration de notre entourage.

Ce n'est pas vaine curiosité. Une vue moins candide, plus réaliste des choses, ne peut que nous servir dans notre ascension vers la sainteté. Nous serons renseignés sur la préparation, les « dessous » de nos vertus. La grâce agissant de concert avec la nature, nous devons non seulement en tenir compte, mais réaliser ses limites et ses possibilités. A mieux connaître la part que notre psychologie prend dans ces actions mixtes que sont nos actes de vertu, il y aurait peut-être moins d'hypocrisie dans certain monde dévot, en même temps qu'un peu plus de vraie humilité.

Il faudrait presque recommander à tout homme qui a la prétention de mener une vie supérieure, de lire quelques pages de Nietzsche. On espère qu'il aurait assez de sens critique pour faire la discrimination dans ses affirmations entre ce qui est intuition de génie et ce qui n'est que la métaphysique décadente d'un esprit subtil certes, mais sans assiette, et peu à peu aberrant.

Qu'il lise par exemple : « La religion est née du besoin de certitude » : c'est faux, dira-t-il. Pas tout à fait. La foi du charbonnier n'est-elle pas assise *également* sur ce besoin de certitude sans lequel nous nous sentons paralysés pour tout engagement ultérieur ?

Un certain courage est nécessaire pour apostasier, c'est-à-dire, pour rompre avec ses anciennes certitudes et son comportement mental. Triste courage, bien entendu.

Autre maxime nietzschéenne : « Le vice et la vertu ne sont pas des causes mais des conséquences : on devient honnête homme parce qu'on est né capitaliste de bons instincts et dans des conditions prospères. » Disons : le vice et la vertu sont des causes et des conséquences (14). Ne nous étonnons pas quand Nietzsche, après la Rochefoucauld, voit dans la « modération » de certaines gens l'instinct de médiocrité ; dans la résignation, un manque d'élan, et l'instinct d'un petit bonheur bourgeois ; dans le « sens du devoir » le besoin de s'appuyer sur nos habitudes ; dans la vertu de justice, l'orgueil blessé par les irrégularités inévitables que crée l'échelle des valeurs humaines. « On se dispute encore, mais on se réconcilie bientôt, car on ne veut pas se gâter l'estomac... Peu de gens savent cela, mais il faut avoir toutes les vertus pour bien dormir. Porterai-je un faux témoignage ? Commettrai-je un adultère ? Convoiterai-je la servante de mon pro-

(14) Dr E. De Greeff, *Péché et maladie,* dans *L'homme et le péché,* Coll. Présences, Paris, 1938, p. 48 : « Le jeune homme qui étudie la psychologie apprend que dans la pensée de ses maîtres eux-mêmes, il existe, au delà et au-dessous de notre vie morale, une sorte de mécanisme physiologique, auquel nous ne pouvons échapper que par des efforts particuliers et que notre degré de culpabilité est difficile à apprécier étant donné qu'on ne sait jamais *jusqu'à quel point l'appel organique a été déterminant* ». Ceci vaut également pour nos vertus.

chain ? Tout cela s'accorderait mal avec un bon sommeil. » (*Zarathoustra*). Quelle conscience un peu lucide n'a pas éprouvé la vérité de ces réflexions qui font justice de certaines de nos « vertus » ? Et celle-ci de Thibon commentant Nietzsche : « J'aime mes semblables, comment pourrais-je les haïr : je n'ai pas en moi assez d'équilibre intérieur ni assez de vertu guerrière pour supporter longtemps la haine et la lutte. » Et l'auteur tire cette conclusion, à laquelle de nouveau nous ne pouvons pas ne pas souscrire : « La noble coque des vertus humaines est souvent pleine à craquer de ses parasites malsains » (15).

Comment rattacher tout ceci à la théologie de la grâce et de l'ascétisme ? Par la constatation faite déjà plusieurs fois au cours de cet article, mais prise, ici, sous un nouvel angle de vision : la grâce, pour acheminer à la vertu, se sert quelquefois de nos vices, de la poussée de nos passions.

L'homme dans ses vertus emploie quelquefois, à son insu peut-être, ses mauvaises tendances et les retourne, pour ainsi dire.

« *Etiam peccata* », même le péché, s'est écrié saint Augustin.

Un acte de vertu ou de vice est, plus souvent qu'on le croit, la résultante de multiples penchants, manière de transaction où le bien triomphe cependant du mal. A la vérité, nous avons pas mal de vertus, même surnaturelles, que le motif *purement* surnaturel n'a pas ou presque pas contribué à former ; et par ailleurs, on avouera, à y bien regarder, que dans plus d'une bonne action, accomplie dans une intention surnaturelle, « l'appel organique a été plus ou moins déterminant ». — Le bon Dieu nous sanctifie « avec toutes nos pièces ».

On constate généralement que les religieuses sont plus ferventes, plus généreuses, plus persévérantes que les religieux. Pendant la Révolution française, ne se sont-elles pas, plus que ceux-ci, montrées admirables, comptant beaucoup moins de défections dans leurs rangs ? Cette ferveur réelle, qui indique une constante, comment expliquer qu'elle prenne sa source dans les seules valeurs surnaturelles ? Dieu accorderait-il plus de grâces aux femmes qu'aux hommes ? Voyons donc l'explication de cette ferveur plus grande dans la générosité, le don de soi, qualités naturelles à la femme, inhérentes à sa psychologie profonde. Les grâces accordées par Dieu aux religieuses suivront donc cette pente (16).

Autre exemple. Les prédicateurs ont accoutumé d'avertir leurs re-

(15) G. Thibon, *Frédéric Nietzsche, Analyse de la causalité matérielle en psychologie et morale*, dans *Rev. Thom.*, t. 40, 1935, p. 3-36, p. 21.

(16) Voilà aussi pourquoi la qualité de l'oraison et la vie intérieure d'une religieuse, d'une femme adonnée à la piété, s'accusent toutes différentes de celles de l'homme, du religieux. N'est-ce pas non plus la raison pour laquelle Dieu, pour nous atteindre, s'adresse dans les révélations privées, par son Fils ou par sa Mère, de préférence à des religieuses et à des enfants ? Révélations, visions, miracles trouvent en eux meilleur terrain pour atterrir.

traitants que Dieu, au cours de la récollection, « demandera » de leur part quelque sacrifice, une bonne résolution. A quoi je réponds que la psychologie de notre nature l'eût sans doute déjà postulé. De vrai : vous, vous mettez en retraite : silence, solitude, réflexion. Solution de continuité avec tous les soucis, les tracas habituels. Examen de conscience, méditation, éclairage concentré sur l'âme. N'est-il donc pas très naturel — et le fait se vérifierait chez un athée honnête homme — qu'à ce régime de diète morale vous découvriez en vous certaines déficiences, et la nécessité de couper avec telle relation dangereuse, de prendre conséquemment une bonne résolution ?

Dieu se met au pas de la nature, il ne « détruit pas la nature » mais respecte sa marche, ses exigences. Entrés à la Trappe de préférence à un ordre actif, incontestablement nous jouirions d'une vie intérieure plus continue, plus décantée.

Par ailleurs, il se peut que des religieux, demeurés dans le siècle, n'eussent pas résisté à certaines tentations, auxquelles d'autres, simples chrétiens, n'échappent guère. La vertu de chasteté de ces religieux à volonté humainement faible, à tempérament passionné, était faite, pour une part, de l'absence des occasions de chute. Dieu, dans ses desseins éternels, a pu désigner tel individu pour le couvent, où, mieux entouré et jouissant d'un milieu aseptique, sa frêle vertu trouvât, plus que dans le monde, à s'épanouir.

Dans le mépris de la mort qu'affichent nos « héros », et le don magnifique qu'ils font de leur vie, nous sera-t-il permis de déceler peut-être d'une part le tempérament casse-cou, certaine vitalité impatiente de se mesurer avec le plus grand risque, de faire face au destin ; cette absence de peur aussi, car sur les jeunes qui ne réalisent pas la Mort son emprise est faible : d'autre part le fait que la vie n'a pas encore jeté en eux des racines profondes et qu'ils peuvent donc s'en débarrasser d'un coup de rein ; la paralysie de l'imagination qui, dans la griserie d'un fait d'armes, ne permet pas que nous détaillions les choses et les êtres à quitter ; le goût du beau geste, de l'action surhumaine, qui réalise, d'un seul coup, nos virtualités les plus profondes — auxquelles la vie, dans son cours ordinaire, fait si peu appel —, et nous rachète enfin par là, peut-être, d'une quotidienne lâcheté, ce qui permettra de croire encore en nous-mêmes ?

Dans les cas de sainteté, on trouvera également, *mutatis mutandis*, des éléments naturels, servant de préparation à la grâce : grande énergie, dégoût naturel du monde, piété exceptionnelle, parfois sexualité faible, ambition, ténacité, impressionnabilité, etc., etc.

On voudra bien penser que ces remarques ne visent pas à tout rabaisser, naturaliser, minimiser. Ce serait se méprendre sur la portée de ces pages, où l'on ne dévalue nullement le motif surnaturel, lequel n'a même pas été analysé. *Une action n'est pas surnaturelle dans la mesure où elle n'est pas naturelle !* Le but était de fouiller aux abords

du motif surnaturel. Ce n'est pas diminuer la valeur, l'intensité, la pureté d'un motif surnaturel, de déceler, à côté, d'autres mobiles moins nobles. Tel martyr chrétien, acceptant le bûcher très réellement par amour pour Dieu, eût peut-être subi cette torture avec un même grand courage, voire surnaturel, si, hérétique, semblable persécution avait été infligée à sa secte (comme on en a des exemples chez les Cathares). Mais la grâce est venue et a transfiguré chez le chrétien, et peut-être chez l'hérétique (de bonne foi), ce qu'elle a trouvé.

Au point de vue de l'ascétisme, dans le domaine de la conquête des vertus et de la correction des défauts, une recherche intéressante reste à faire, non plus de démasquer, à la suite de Nietzsche, les mobiles suspects, mais de découvrir le chemin suivi par la grâce.

Prenons un cas. Une tentation de vengeance assaille Jean. Il résiste. Qu'aura fait la grâce ? Peut-être aura-t-elle éclairé son intelligence de façon à le dissuader d'accomplir cet acte. Ici, on pourra se demander ultérieurement quelle illumination Dieu y aura produite ? Comme celle-ci ne tombe pas du ciel, mais doit pouvoir se résoudre dans les antécédents psychologiques du sujet, Dieu l'aura aidé à produire un raisonnement dans un sens ou dans un autre selon que Jean est surnaturel : « Mon Dieu, je renonce à cet acte de vengeance, pour vous faire plaisir », ou doué d'une grande noblesse d'âme : « Se venger est vulgaire, je veux me montrer chic », ou enfin, impressionné plutôt par des raisons de bon sens : « A quoi bon me venger, il se vengera à son tour ! » Toujours adaptation de la grâce.

La grâce aurait pu aussi, dans le cas d'une nature affective, généreuse, ne pas s'adresser à l'esprit de Jean, mais susciter un bon mouvement dans sa volonté : « Eh bien non ! Je ne me vengerai pas ! »

A moins que la grâce (grâce au sens large, cette fois-ci) consistât dans l'éloignement de la tentation de vengeance.

Un des chemins de la grâce c'est la prière, non pas ici du point de vue de sa valeur surnaturelle comme moyen de l'obtenir, mais en tant que démarche psychologique devenue un *conduit* de la grâce. La prière, au point de vue naturel, est un procédé incomparable de *mise en éveil*. Qui prie se tourne vers Dieu, se détourne des créatures ; il est attentif à ses obligations, s'éloigne de la tentation. Bref, celui qui prie est vigilant, et ainsi pare aux surprises du mal, causes fréquentes de nos chutes ; l'homme de prière est un soldat qui a les armes en mains, l'ennemi peut venir, il est prêt ; il est semblable à une vierge sage qui a de l'huile dans sa lampe ; quand l'époux frappera, elle pourra le suivre.

Quelqu'un qui, tous les soirs, prie pour garder sa pureté, a, de ce fait, l'œil sur elle, et tombera moins vite : que Dieu, dans la prière, fasse un certain temps la sourde oreille, c'est pour que, priant sans cesse, nous soyons toujours en haleine.

Il n'y a pas seulement les tentations à bouter dehors, il y a nos dé-

fauts à décimer. Ceci est le type de la guerre d'usure... où intervient le facteur temps. L'action de la grâce en tiendra compte. A nous de ne pas nous décourager des « lenteurs » de la grâce. Ce n'est pas la grâce qui est lente, c'est la nature qui ne se hâte jamais, pas plus ici qu'ailleurs, toute transformation de notre être physique ou moral s'accomplissant imperceptiblement comme les plantes poussent.

Je prends un cas classique. Pierre constate qu'il critique sans cesse ses maîtres. Un défaut qui le tient depuis ses petites classes. Déjà, à l'occasion de bien des retraites, il a pris cette bonne, forte, sincère résolution : « en récréation je ne critiquerai plus ; quand on parlera de tel professeur, je me tairai ». Ce midi, il a critiqué de plus belle... Pendant le salut du soir, il considère le ridicule qu'il y a à toujours récriminer et juger tout ; que cela scandalise ses compagnons ; qu'enfin il faut à tout prix qu'il arrive à être maître de lui-même, sinon « que ferai-je plus tard ? Et puis le grand plaisir à faire au Christ, c'est d'aimer mon prochain... ». — Après toutes ces sages considérations, Pierre s'adonne à une prière fervente : « Mon Dieu aidez-moi. Aidez-moi à ne pas critiquer en récréation ce soir. » Il prend une résolution énergique. Vous avez vu, il a fait tout ce que, humainement, il pouvait mettre en œuvre : il a dûment disposé son intelligence et sa volonté, fait la leçon à sa passion, lui montrant la haute convenance de ne pas critiquer. Il a prié de toutes ses forces. Que se passera-t-il ? Une heure après, en récréation, dans cette atmosphère de légitime détente, l'occasion à peine offerte, Pierre a lâché sa flèche à l'adresse de tel professeur... Le soir, à la prière, dégonflage... « J'avais si bien prié !... ».

— Que penser ? Dieu a-t-il fait la sourde oreille ? Il y a tout simplement que, s'il suffisait d'une bonne résolution et d'une prière ardente pour extirper un défaut, cette source de péchés, quel bon chrétien aurait encore des verrues ? Aussi dirai-je à Pierre : « Prie bien et ne cesse pas de le faire, je te promets que dans... trois, six, mettons dix ans, tu seras sans doute parvenu à résister habituellement à ce défaut. Je te donne un minimum de dix ans de prières ferventes pour avoir maté un défaut... Il te faudra dix autres années pour en déraciner un deuxième. Tu seras mort avant de les avoir domptés tous. » Pierre sera découragé : il croira que je me moque de lui. Mais je lui demanderai simplement s'il connaît quelqu'un, rien qu'une personne, qui a anéanti un seul de ses travers : un colérique qui se montrerait habituellement doux et patient, un orgueilleux qui donne l'exemple de la modestie la plus parfaite, un impulsif qui n'a plus à regretter aucune parole, aucun geste inconsidéré. (Il peut même chercher parmi les âmes consacrées à Dieu). Cet homme, Pierre aura du mal à le découvrir. Non que je veuille lui insinuer qu'il ne s'en trouve pas (la grâce sait gagner toutes les guerres), mais c'est la grande exception. La plupart des hommes meurent avec tous leurs défauts, devenus des

bras d'arbre puissants. Quelques-uns parviennent à en élaguer quelques branches. De loin en loin un saint (pas tous certes, n'en déplaise aux biographes !) a coupé toutes les artères du mal en lui. Beaucoup d'âmes de bonne volonté se contentent d'arrêter, par divers moyens, la montée de la fièvre. Mais leurs mauvais penchants demeurent.

Il importe de remarquer que le but de la vie chrétienne n'est pas l'émondage de nos défauts : le but de toute vie humaine est la sainteté. Mais vous direz : la sainteté consiste à supprimer ses défauts, à devenir parfait. Non. La sainteté, c'est essentiellement le maximum d'union à Dieu, le maximum de charité, le maximum de grâce. Incontestablement cette charité, cette union à Dieu, exigera que nous ressemblions le plus possible au modèle divin, le Christ — encore que cette ressemblance va d'abord à prendre les mêmes sentiments que Jésus-Christ, c'est-à-dire cette bonne volonté, cette intention droite affectant toutes nos actions, et, seulement par voie de conséquence, à donner l'exemple d'une conduite parfaite comme la sienne. Prenons garde : cette conduite extérieure irréprochable que le Maître demande de chacun de nous, il la veut parfaite en ce sens d'abord qu'elle ne soit pas *peccamineuse*, et donc vertueuse sans grande virtuosité... La virtuosité viendra ensuite. Il prétend qu'il n'y ait, sur notre tissu de vie, aucune souillure *volontaire*. Dieu nous y aide. Il enjoint qu'avec sa grâce, nous sanctifions tous nos *actes délibérés*. Il y a toujours moyen, si l'on prie, de ne pas céder à une pensée *délibérée* d'orgueil, de ne pas prononcer *sciemment* une parole médisante. Mais il n'est pas promis dans l'Evangile, que la prière, même fervente, nous obtienne de rectifier les actes *indélibérés*, les « *primo-primi* » dont parlent les scolastiques, nos paroles, réflexions, démarches spontanées précédant tout contrôle. La grâce pourrait n'avoir en vue que la sanctification ou plutôt la perfection des actes *conscients*, laissant les autres plus ou moins dans leur imperfection native (17). Où Dieu s'est-il obligé de rendre droits, de corriger tous nos *réflexes moraux ?* La surveillance la plus rigoureuse d'un saint ne pourra faire que de temps à autre un acte impulsif ne passe en contrebande.

Qu'on ne voie pas dans ces considérations un plaidoyer pour l'homme-nature. Ces remarques aimeraient simplement supprimer un peu de la confusion qui règne dans ce travail de l'âme, cet art de la sanctification personnelle, que nous exerçons tous avec plus ou moins de « connaissance du métier » et que beaucoup de chrétiens, voire consacrés à Dieu, mènent avec tant de maladresse.

Par ailleurs, nous ne disons pas qu'il n'y a pas lieu de porter notre attention sur nos mouvements indélibérés. Au contraire, comme nos travers sont sources d'actes délibérés, de péchés caractérisés, en

(17) La grâce multiplie les actes conscients aussi par élimination progressive des inconscients désavoués.

bonne tactique il faudra s'en prendre aux racines, aux sèves montantes, si l'on veut supprimer efficacement les mauvais fruits.

Comment rendre saine la sève, comment rectifier un défaut ? Y a-t-il une « technique », un « art » de la perfection ? Sans doute, et nous le verrons tout de suite. Mais d'abord il n'est pas à la portée de chacun, faute de loisirs à consacrer à sa perfection morale, ou faute d'intelligence. Aussi bien cette science sera éminemment le fait des directeurs, praticiens des âmes.

Au demeurant, il faut le dire tout de suite, et le souligner vigoureusement : le grand art de la perfection, c'est de susciter, et d'alimenter en soi une idée-force, un idéal conquérant, fascinant, puisés l'un et l'autre dans notre belle religion, selon la ligne de nos aspirations les plus profondes et personnelles. Cette force propulsive, cet idéal-aimant — qui peut être le souvenir de tel exemple de vie chrétienne rencontré au cours de son existence ou de ses lectures — toujours plus concentrés, épurés, nourris de prières et entretenus de bonnes résolutions, c'est l'essentiel pour progresser spirituellement, s'élever moralement.

Dans le concret toutefois, là où il s'agit d'opter pour un idéal, un moyen de perfectionnement, alors qu'un choix s'offre, interviendront à propos l'expérience ascétique, le savoir psychologique du prêtre praticien [18].

Pour corriger le pénitent de son défaut, lui faire perdre cette habitude vicieuse, avant tout et toujours il recommandera l'indispensable médication par la prière. Quelle prière ? Générale ou particulière ? Dans le cas d'une affection absorbante, il faut recommander davantage les actes positifs d'amour envers Dieu, plutôt qu'une prière en fonction de l'amour humain à réduire : « Mon Dieu, je vous préfère, je veux vous préférer à cette personne à qui je suis trop attaché ». — « Mon Dieu, aidez-moi à dominer cette affection trop vive ». Ces sortes d'invocations, surtout si elles sont répétées au cours de la journée, se révèlent pernicieuses, peuvent faire plus de mal que de bien, introduisant subrepticement dans la prière l'image de la personne trop aimée, qui par là se trouve renforcée plutôt qu'oblitérée.

En dehors de la prière, que recommander ?

De recourir aux moyens humains appropriés. Et d'abord convaincre le pénitent que la victoire est possible, qu'elle viendra sûrement (sauf cas pathologiques), que c'est une question de temps et d'immense obstination dans la lutte.

Préconiser ensuite la formation en l'âme d'*habitudes contraires* à ce défaut. Un travers incline toute notre affectivité dans son sens. Un orgueilleux voit partout des occasions de s'élever. Le violent s'en-

(18) On peut utilement consulter comme étude sur la grâce du point de vue psychologique : G. Truc, *La grâce, Essai de psychologie religieuse*, Paris, 1918.

flamme à toutes les étincelles. La tactique sera donc de créer en l'âme comme une seconde nature, une déclivité à rebours, et cela à force d'actes opposés ; celle-ci étant finalement la plus forte, notre vitalité psychique abandonnera la pente du défaut, pour emprunter le lit plus raide de la vertu nouvelle, et le défaut sera abandonné, envahi par les broussailles et les pierres. Poser les bases de cette vertu contraire dans l'intelligence. Par exemple, à l'effet de combattre son orgueil, la pensée fréquente du seul Etre qui est. Ou, s'il s'agit d'une affection trop vive, la considération des dangers que celle-ci peut faire courir. On s'efforcera de toute façon de donner en ce domaine des idées claires. Bien diagnostiquer le mal aux yeux du pénitent, c'est le vaincre à moitié. Montrer où commence le péché ; distinguer le péché du danger de péché, démarquer ce qui relève d'un commandement ou seulement de la générosité ; ce qui est permis pour tous, ou ce qui l'est seulement pour tel ou tel (un aliment bienfaisant pour l'un peut nuire à un autre). Tout cela doit être le plus net possible.

Bien tracer les contours du mal, connaître sa date de naissance approximative, ses points de chute, et mesurer la capacité du sujet. Y a-t-il des circonstances où il tombe toujours — des occasions où peut-être il ne fléchit jamais et qui pour lui ne présentent donc pas de danger ? — Cette introspection achevée, la thérapeutique commence. Plusieurs remèdes s'offrent : nécessairement il faudra en essayer un, le mettre délicatement à l'épreuve et *risquer par conséquent d'avoir pris un remède sans efficacité*, d'avoir pris un remède franchement pernicieux, trop fort pour lui, ou peut-être au contraire anodin. Essayer alors un autre moyen. Dans le traitement d'affections malsaines, dangereuses, voire illégitimes, y a-t-il lieu, psychologiquement parlant, d'exiger une amputation immédiate ? Peut-être que oui, peut-être que non, selon que le patient est ou n'est pas préparé à supporter avec profit cette opération radicale, compte tenu aussi de la santé ou morbidité de sa sensibilité et de la persistance ou carence des principes religieux. Au cas où le confesseur constate que tout ceci est fort entamé, ne se contentera-t-il pas de demander à ce cœur trop gourmand ou empoisonné d'essayer une certaine diète, de prendre des « rations » graduellement plus légères ?

Tout ceci relève de la prudence, de la circonspection du médecin des âmes.

Un point capital à recommander en toute occurrence est la formation de la volonté, du caractère. Celle-ci s'exerce, doit s'exercer comme on fait des gammes... Des doigts au repos prolongé s'ankylosent, une volonté qui ne fait pas tous les jours sa gamme, s'atrophie. Fortifier, vitaliser, assouplir sa volonté, augmenter son potentiel de résistance et sa vertu combattive, c'est se ménager un grand atout dans la vie spirituelle.

On dira le merveilleux résultat obtenu par de menues et quotidiennes mortifications sans conséquence : curiosités, gourmandises, paroles et désirs sans importance retenus ; et qu'il est parfaitement téméraire d'espérer trouver à point nommé, à l'heure des grandes tentations, assez de force et de mordant, si l'on n'a pas accoutumé sa volonté à tenir tête à mille tentations mineures.

On le voit, tout est dans la grâce et dans les accès plus ou moins rapides et directs ou au contraire entortillés que nous lui ménageons vers les âmes. Que de faux pas seraient évités dans la vie spirituelle si l'on avait mieux compris *quelle collaboration la grâce exige de nous*. Dans la guerre aux défauts que de mauvaises manœuvres, de routes prises aboutissant au cul-de-sac, que d'efforts inutiles, de temps, d'années perdues, en pure perte au point de vue de la perfection — non toujours de la sainteté. Que de bonnes volontés ont abouti à donner à leur physionomie morale la face d'un monstre ! Ceci est vrai surtout dans le cas de la « lutte pour la belle vertu » : que de regrettables déformations ! Que de caricatures.

Ainsi donc on adoptera une tactique très élastique et qui sera, de toute nécessité, individuelle. J'ajoute, elle sera appropriée aux divers temps d'une année, au rythme d'une vie, aux différentes heures du jour (19).

La grâce doit tenir compte des oscillations de notre psychisme. Notre volonté n'étant pas uniformément résistante à tous les moments de la journée, qui nous dit que Dieu ne remettra pas au lendemain matin — aux heures de dégrisement — la rencontre d'une personne ; le soir — en ces heures amollissantes du crépuscule — elle aurait pu nous être fatale... Quoi qu'il en soit, il sera bon de prévoir ces états psychologiques, et que chacun *connaisse son propre cycle*. De cette manière nous ferons de notre nature, non plus une pierre d'achoppement à la grâce, mais un merveilleux instrument conjoint de perfection, *instrumentum coniunctum*.

Une question intéressante à examiner serait de déterminer le point de rencontre des dons du Saint-Esprit et de notre nature. Sous l'action des dons, la nature demeure plutôt passive : le labeur n'est pas

(19) J. Lhermitte, *Etude biologique des états d'aridité mystique*, dans *Etudes carmélitaines*, t. 22, 1937 (2e volume), p. 74-98, p. 1. L'auteur montre le rôle que jouent les glandes endocrines sur le système nerveux, et l'action de l'appareil végétatif sur celles-ci. L'auteur pose ensuite la question : est-ce qu'une altération organique ou une modification fonctionnelle des dispositifs végétatifs entraînent des modifications du psychisme ? Il répond : il semble que oui. Ainsi donc les sécheresses naturelles, états d'aridité (chez les mystiques), les dépressions morbides seraient en partie à base d'un dérèglement du cerveau, du dispositif végétatif, endocrinien. « Nous avons montré que chez l'homme le mieux équilibré survenaient, au cours de la vie journalière, des oscillations de l'humeur, lesquelles ne diffèrent point, dans leur essence, de celles qui marquent certains états mentaux, tels que la cyclothymie ou la folie maniacodépressive. »

tel que sous la motion de la grâce actuelle. Le Saint-Esprit se passe, dirait-on, de cette collaboration pénible, longue, souvent maladroite de nos facultés, va au plus pressé, leur fait produire des actes d'une qualité incomparablement supérieure aux vertus nées de la collaboration de nos facultés et de la grâce. Prudence, sagesse, science, jouent dans l'âme, sous l'influence des dons, avec une précision, une force, une sûreté étonnantes. C'est ce qui les a fait appeler des « instincts divins ». Mais la question reste pendante : quel mécanisme humain déclenchent-ils en nous ? Quel est, dans ces opérations plus directes du Saint-Esprit, le travail sous-jacent de la nature ? Ce travail est réduit au minimum, encore n'est-il pas supprimé, nous l'avons vu. Même dans le cas des miracles, les causes secondes entrent partiellement en action. Ne peut-on penser que les dons affecteraient nos facultés d'intellection, de volition, dans leur mode *intuitif* ? N'est-ce pas d'elles que partent toutes les grandes actions humaines : stratégies de guerre géniales, actions héroïques, inspirations qui font les grandes œuvres, amour maternel, états mystiques ? Ce que l'intelligence conceptuelle fait à tâtons, l'intuition — cet élan de l'esprit et du cœur conjugués —, l'opère d'emblée, et le résultat se révèle supérieur. Ainsi donc le Saint-Esprit grefferait ses dons sur ce qu'il trouve en nous de plus délicat, de plus approprié à lui, de divin en un mot. Aristote a dit que le génie était en nous une inclusion du divin — et Marc-Aurèle se plaît à faire ressortir le divin dans chaque homme.

Une étude pertinente serait de poursuivre l'action des dons conjointement avec les puissances d'intuition dans certains types de saints où ces deux agents, l'intuition surnaturelle et naturelle, sont nettement manifestées : un Curé d'Ars — un poète — et Don Bosco — un intuitif aussi et un musicien, il jouait du violon.

Comme le corps a été fait pour l'âme, la nature a été fiancée au surnaturel. Nos premiers parents ont détruit cette belle entente, entraînant dans leur chute tout l'apport du préternaturel. La grâce actuelle est venue faire la jonction de la nature pantelante et désaxée avec la grâce habituelle qu'elle met en acte, et jeter un nouveau pont entre la nature et le surnaturel. Tout notre effort a porté à considérer ce travail de jonction, de collaboration qui aboutit à l'unité surnaturelle de la personne humaine en possession de son Dieu, unité qui n'est qu'une ébauche à sans cesse parfaire de l'unité de la nature humaine et de la nature divine du Christ en la Seconde Personne de la Sainte Trinité.

Tout le travail de la grâce actuelle n'est-il pas de former en chacun de nous, selon des variantes infinies, ce Christ, ultime point de rencontre du royaume de la terre et du royaume des Cieux ?

Namur. L. et M. BECQUÉ, C.SS.R.